

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 40 (1902)
Heft: 47

Artikel: Un fossoyeur altéré
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-199666>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 10.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

avait de solides poignets, prend le régent par les épaules, l'oblige à s'asseoir et lui dit :

« A présent, vous allez rester tranquille et ne plus bouger, sans cela gare à vous ! »

Borgognon comprit qu'il s'agissait d'obéir ; il garda le silence. Les spectateurs de cette scène incroyable, indignés tout d'abord, ne pouvaient plus maintenant reprendre leur sérieux, en songeant à l'attitude et aux gestes du régent.

On devine après cela si le reste du sermon fit long feu. Le pasteur avait hâte, d'ailleurs, de dire son fait à Borgognon. Mais celui-ci, qui prévoyait le coup, prit l'avance en s'écriant : « Ma foi, monsieur le ministre, fallait pas me réveiller ! Tant pis pour vous ; c'est votre affaire. »

FRANCEUR.

Une peur.

La conversation était languissante, ce soir-là, dans le salon de Jules Hunger. On avait effleuré divers sujets sans se passionner d'aucun ; l'ennui se peignait sur les visages. Une maladresse renversa et brisa un vase à fleurs ; un ami très nerveux de Jules Hunger fit un sursaut. On parla alors de la peur, des sensations ressenties, des conséquences inattendues, observées à la suite de grandes frayeurs, sur les personnes d'une sensibilité très intense.

— Je vous raconterai une aventure de ma jeunesse, dit Hunger en offrant des cigarettes. J'ai su réellement alors ce qu'était la peur. J'avais dix-sept ans : j'étais parti avec deux amis du même âge, pour faire une course de montagne. Nous arrivons à neuf heures du soir à l'étape où nous devions passer la nuit. C'était au sortir d'un col, un plateau neigeux, entouré de rocs d'une effroyable verticalité. Un chalet, qui semblait écrasé par les masses surplombantes, était perdu dans ce pacage. Pas un être ; c'était au mois de juin et les vachers n'étaient pas encore montés.

Nous élisons domicile dans cette habitation. C'était une cabane basse, mais longue, composée d'une cuisine et d'une écurie, qui elle seule prenait la moitié du chalet et dans laquelle on entrait, à l'une des extrémités, par une porte disjointe. On montait par une échelle branlante sous le toit, dans le fenil où couchent les vachers. Nous pensions dormir sur le foin ; mais nulle trace de fourrage ! Notre déception fut grande. Notre mécontentement fut plus grand encore : nous n'avions pas trouvé une goutte d'eau pour nous rafraîchir. Il fallait se résigner et faire bonne mine à mauvais jeu ! Nous allumons un gros feu, car nous grelottons et, après un frugal repas, comme nous n'avions pas l'intention de dormir, nous causons pour tuer le temps. Chacun y va de sa petite histoire et l'un de nous raconte qu'un rôdeur, fait avéré dans la contrée, vagabondait dans la montagne, toujours prêt à faire un mauvais coup !

Las de causer, nous sortons pour contempler le paysage. Minuit était passé. Le ciel avait une teinte de zinc ; pas de lune, beaucoup d'étoiles. Les masses rocheuses se dressaient noires et gigantesques ; des éclairs illuminaient, par intermittences, leurs crêtes et leurs dentelles. Les grandes ombres livides des parois s'allongeaient sur la neige. Pas un bruit, mais un silence sépulcral, affolant. Nous respirions sans parler, tant cet isolement nous accablait, tout impressionnant par cette désolation. Une inquiétude sourde nous gagnait, une angoisse nous étouffait ; nous sentions un poids à la poitrine, un serrrement à la gorge et notre respiration se faisait courte et haletante. Nous étions tous trois très nerveux et notre sensibilité vibrait, ce soir-là, avec une intensité morbide.

Longtemps, nous restâmes immobiles à regarder ce chaos et nous eûmes grand'peine à nous arracher à la contemplation mutette de cette nature terrifiante, pour rentrer au chalet.

A une heure du matin, un de mes compagnons, vaincu par le sommeil, s'étendit sur une table, placée à côté du feu, tandis que nous restions à nous chauffer devant la flamme, assis sur de petits escabeaux.

Notre conversation toute de monosyllabes, de phrases hachées, était coupée de longs silences pénibles, pendant lesquels on n'entendait que le pétillement du bois dans le brasier et la respiration saccadée du dormeur.

Tout à coup il fait entendre un long soupir, suivi d'une faible plainte. Il gémit et un tressaillement court le long de son corps.

— Qu'as-tu ? demandai-je d'une voix qui tremblait légèrement.

Pas de réponse, mais un cri étouffé.

— Mais qu'as-tu donc ? Rêves-tu ? Voyons, réponds ! répétais-je avec moins d'assurance encore.

Toujours pas de réponse. Les minutes passent. Nous ne parlons plus.

— Il est là ! reprend l'autre.

— Mais oui, nous sommes là, nous, tes amis !... Il rêve ! dis-je à mon camarade dont je remarque alors la pâleur et les yeux qui me fixent étrangement.

L'inquiétude me gagne ; inconsciemment, nos sièges se rapprochent et, muets, nous attendons.

Un silence terrible.

Le dormeur pousse une nouvelle lamentation. La peur et la colère se mêlent en même temps ; je sens mon cœur éclater et d'une voix rauque :

— Si tu veux nous faire peur, prends garde !

Mais c'est un cri strident qui résonne dans la nuit.

— O mon Dieu ! dis-je d'une voix blanche, en me serrant contre mon compagnon.

Maintenant, le dormeur remue en gémissant toujours ; il est très pâle ; il se dresse à moitié, son corps tremble, ses bras s'agitent, ses yeux égarés regardent fixement l'écurie ; maintenant, il parle par saccades :

— Le voilà !... Oui, le voilà !... Je le vois !... Il vient ici !... il a son chapeau sur les yeux !... Je le vois très bien !... Il veut ouvrir la porte... là bas... à l'autre extrémité !... Elle résiste !... Non, elle céde !... Mon Dieu ! il me regarde... il me rit contre...

Et il s'affaisse sur la table avec un rire affreux de folle épouvante.

D'abord nous nous regardons épaurés : nos yeux disent la même pensée, germée au même moment dans notre cerveau. Nous pensons au rôdeur. Nous le sentons venir, nous le voyons... D'effroi, notre cœur s'est presque arrêté, notre sang nous chante aux oreilles, nos yeux se brouillent et une sueur froide perle. Affolés, nous nous étouffons.

Il nous semble mourir, mais nous ne souffrons pas.

Nous baissions la tête, prêts à recevoir le coup de l'autre qui approche. Pas de secours à attendre dans cette solitude, pas d'armes pour se défendre et d'ailleurs nous n'en serions pas capables ! Nous sommes résignés ; toute énergie est morte ! Nous nous abandonnons à notre sort. Que fait l'autre ? Nous n'en savons rien, nous n'entendons rien ; nous sommes tombés dans une espèce de léthargie...

.... Combien de temps sommes-nous restés ainsi ?

Je ne sais pas. Mais le jour était levé, lorsque notre somnambule nous secoua pour nous réveiller. Nous le regardons ; il est souriant, il paraît en excellente santé. Nous ne disons rien. A notre crise avait succédé le sommeil et nous avions dormi dans les bras l'un de l'autre.

Jamais, entre les trois, nous n'avons fait allusion à cette nuit. Je n'ai jamais su si le dormeur avait eu un cauchemar ou s'il avait voulu mourir de notre effroi ; mais, ce que je sais, c'est que mon ami bégaye légèrement depuis ce moment-là. Quant à moi, je n'ai jamais plus fait de course !

HENRI THUILLARD

Un fossoyeur altéré.

Un habitant du vignoble était le fossoyeur de la commune de ***. Il remplissait ses fonctions à la satisfaction de la municipalité. Cependant, il avait un léger défaut ; sa soif était inextinguible. Dès qu'il avait touché son salaire, il entraînait à la pinte et n'en sortait que le gousset vide et le corps dans l'état contraire. Comme il ne meurt heureusement pas chaque jour quelqu'un à ***, notre fossoyeur n'aurait pu vivre s'il n'avait eu une autre corde à son arc. Il portait les hottées de fumier dans les vignes et se faisait ainsi d'assez bonnes journées. Seulement, ces jours-là, sa soif était encore plus démesurée qu'au sortir du cimetière,

et tout son argent passait de nouveau chez le cabaretier.

Cel homme-éponge n'avait pas d'enfants, ce qui était heureux. Il était en revanche doté d'une compagne qui en voyait de cruelles, et qui cependant n'était pas trop aigrie. Sachant qu'elle avait affaire à un incorrigible, elle ne prenait plus la peine de faire des reproches à son mari. Pourtant, certain samedi soir, elle ne put s'empêcher de lui crier à la face, devant des voisins, alors qu'il regagnait le logis en apportant autre chose que de l'argent :

« Bougro dè soulon, t'as rupâ dou moo et on tsâ dé fouma sta senanna ! »

On bon beliet dè trombola.

Onna lotéri àobin 'na trombola, l'est tot'on, et vo sédes prâo cein que l'est !

Quand 'na sociétâ a fauta dè cauqiès centimes po regarni la tièce àobin quand volliont atsetâ ouqie d'estre, la vont démdâna on permî ào Préfet et, quand l'ont, cliâo dâo comité s'ein vont roucanâ decé delé po lè prix. Tsacon baillé cein que pâo, dâi bio savai ; lè boutequi, cauqiès livres dè café, dâo taba, on paquet dè secoria et y'ein a mimameint qu'ont bailli dâo bran po brantâ lè vases ; lè carbiers et lè marchands dè vin baillont cauqiès botolhies, coumeint dè justo ; cliâo que tignont dè la ferblanté baillont dâi potsons àobin dè cliâo ballés fortsettés ein ardzeint à quatre batz la dozanna, enfin, quiet ! tsacon fornè cein que pâo et suivant cein que l'a !

Adon, quand l'ont rapperti tot cé butin, le font dâi beliets dè lotéri po quatr'à cinq iadzo mé que n'ya dè prix et onna demeindze né, le tiront ào sort cliâo beliets ào pailo d'amont dè la pinta dè coumena ; ma fai, y'ein a adé dâi conteints et dâi mau conteints et, po pas que cliâo z'iisque fassont trào la potta, dè n'a-vâi rein z'u, la musiqua est quie que lão djuïe cauqiès mauferines po lè remettre dè bouna.

Mâ, se cliâo prix font dzioïao cliâo qu'ein ont, y'ein a dâi iadzo assein que ne s'ein tsaillo papi ; rein que po derè, que volliai-vo que ion dè la tempérance fassè d'on paquet dè bran àobin dè 'na botolhie dè riquiqui ? Et se l'est onna livra dè taba à chiquâl que volliâi-vo qu'ein fassè 'na damuzalla, se l'est li que l'a !

La sociétâ dè chant la Remonqua dè Ca-fouilly-lè-Bots avâi fâ l'an passâ iena dè cliâo trombola po reseimpiliâ on bocon sa tièce, kâ lo gaillâ que la tegnai l'avâi rupaia à tsavon ein lâi poaisent pè biliosssets po son compto.

La demeindze né, que l'ont teri ào sort po lè prix, lo Jone ào taupi, qu'avâi prai dou beiliets, a yu, sédes-vo quiet ?

Na brossa à botolhies ! Et lo gaillâ cabriolâvè dè dzouïe d'avâi zu cè affère, que montrâvè à ti cliâo qu'aviont étâ bouriâ à la lotéri.

— T'as zu ouqie dè bio inquiet et t'as bin dè quie tant tè braguâ ! lâi fâ adon lo gros Marque, que vâo-tou férè de n'uti dinse, tè, que te n'as ni cava, ni vin, papi dè la piquetto tsi tè à mettre ein botolhies, cein ne tè vâo servi dè rein et se te vâo mè crairè, fot mè cein via !

— Cein ! lâi respond adon lo Jone, cein vâo mè férè sur tot crâno serviço, na pas, n'aussi pas poaire et vo z'allâ vaire cein que pu férè fâneimeint avoué clilia brossa !

— Et coumeint cein ? firont lè z'autro, qu'at-tiuâvant.

— Et bin d' avoué, m'ein vé rinci quatr'à cinq dozannâ dè botolhies que y'âodrè eimprontâ à mon cousin Feli et avoué on sétaï dè vin que y'âodrè queri à la pinta à Janeau, dinse y'âre dâo vin boutsî po regalâ à remoille-mor ti lè z'amis ào bounan ! Ora, vo vaidès se mon prix ne pâo pas férè sur rudo serviço !

* *